

Miroir de notre monde

*Chronique
d'un monde
en recomposition*

Gontran Sennwald

Gontran Sennwald

Miroir de notre monde

Chronique d'un monde en recomposition

© Gontran Sennwald, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0735-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE AU LECTEUR

Ce texte n'est pas un journal continu. Il rassemble des fragments attribués à Jean Keller — notes, carnets, scènes, analyses — retrouvés et ordonnés après sa disparition. Certaines pages sont datées, d'autres non : Keller écrivait vite, souvent à l'ombre, parfois dans l'urgence.

Le présent volume ne cherche pas à trancher. Il met en ordre un regard : ses constats, ses scènes, ses rapprochements, ses enchaînements. Le lecteur gardera sa liberté — celle de juger, de contredire, de refuser et, s'il le faut, de reconnaître.

RÉSUMÉ

Miroir de notre monde est une chronique analytique et politique sous forme de carnets : le regard de Jean Keller sur un monde où les faits demeurent accessibles, mais ne s'imposent plus avec la même force — brouillés par la contradiction, l'émotion, la propagande et la fatigue du discernement.

Après 1945, l'Occident a cru pouvoir soumettre durablement la force au droit. Le livre suit moins l'effondrement brutal de cet horizon que sa lente altération, puis l'émergence de nouvelles formes de prédation dans un monde en recomposition. À mesure que les repères vacillent, que le sentiment de dépendance choque moins, que les récits se détachent des faits, une fatigue morale s'installe, et avec elle la possibilité d'accepter ce qui aurait autrefois paru inacceptable.

À travers scènes, exemples, rapprochements et analogies, ce livre cherche moins à convaincre qu'à rendre visible un mouvement : la manière dont une civilisation désapprend la lucidité au moment même où elle croit encore disposer de ses anciennes protections.

La fracture est déjà engagée. Nul ne sait encore ce qui en décidera l'issue : sursaut, enlisement, bascule ou recomposition plus dure du monde commun.

NOTE DE MÉTHODE

Lecture et vérifiabilité

Ce manuscrit n'est pas une thèse. C'est une chronique d'analyse fondée sur des faits publics et sur des enchaînements explicitement décrits.

Règle de lecture :

Faits uniquement. Toute affirmation présentée comme un fait doit pouvoir être rattachée à une source publique consultable : document officiel, agence de presse reconnue, travaux académiques, organisations internationales.

Pas d'allégations. Lorsqu'un élément n'est pas suffisamment établi publiquement, il n'est pas affirmé : il est écarté, ou reformulé sous forme de question neutre.

Traçabilité. Les références sont regroupées à part — en fin de chapitre ou dans un document distinct, *Sources—atelier* — afin de préserver la fluidité du texte sans sacrifier la vérifiabilité.

L'objectif est d'écrire à la lumière des pièces — documents publics, faits datés, citations sourcées, recoupements — et non à la lumière d'un camp.

INTERMÈDE : Ce qui peut moduler l'issue

Nous ne sommes pas devant un interrupteur, mais devant une pente. La fracture est engagée ; l'issue demeure ouverte.

L'histoire ne se fait pas seulement par les forces qui attaquent. Elle tient aussi par des contre-pouvoirs : institutions, justice, administration, médias, éthiques professionnelles, loyautés civiles — tout ce qui ralentit, limite et rend le pouvoir vérifiable.

Or ces contre-forces ne tiennent que si quelques facteurs instables jouent encore : la capacité à rétablir une hiérarchie des faits ; l'acceptation des coûts avant qu'ils ne soient imposés ; une décision politique sans théâtre ; une substance industrielle et logistique ; la cohésion sociale ; et la durée pendant laquelle la fatigue reste plus forte que le discernement.

Ce livre ne prétend pas savoir ce qui l'emportera. Il cherche seulement à montrer comment ces facteurs agissent — et à quelle vitesse un système bascule quand ses contre-pouvoirs sont sous-estimés par habitude.

GLOSSAIRE MINIMAL

Termes utilisés

Attrition : Usure progressive d'un adversaire par l'épuisement humain, matériel, logistique ou moral, sans rechercher nécessairement une percée immédiate.

Contre-pouvoirs : Institutions, autorités, juridictions, médias ou corps intermédiaires capables de limiter, ralentir ou corriger l'exercice du pouvoir, afin d'empêcher sa concentration ou son arbitraire.

Dépendance : Situation dans laquelle une collectivité, un État ou une union politique ne maîtrise plus pleinement les conditions de sa sécurité, de sa décision ou de sa prospérité, parce qu'elles dépendent d'une puissance, d'un marché, d'une technologie ou d'une protection extérieure.

Désinformation : Production et diffusion délibérées de récits faux, déformés ou manipulés afin de troubler le jugement, fragmenter la perception du réel et affaiblir la décision collective.

Dissolution du commun : Processus par lequel les cadres collectifs se fragmentent sous l'effet de la défiance, de la désinformation, de la privatisation des normes, de l'affaiblissement des médiations et de l'incapacité croissante à reconnaître un monde partagé.

Dissuasion : Capacité à empêcher une agression en rendant son coût, son risque ou son incertitude supérieurs au gain attendu. Dans le livre, la notion ne se limite pas au nucléaire : elle inclut aussi la capacité conventionnelle à rendre une attaque trop lente, trop coûteuse ou trop incertaine.

Fédération : Organisation politique dans laquelle plusieurs entités partagent une souveraineté commune à travers des institutions capables de décider, d'arbitrer et d'agir au nom de l'ensemble.

Guerre hybride : Forme de conflit combinant actions militaires, désinformation, sabotage, pression économique, instrumentalisation juridique, cyberattaques et opérations indirectes, sans toujours franchir ouvertement le seuil d'une guerre déclarée.

Guerre juridique / lawfare : Usage stratégique du droit, des procédures, des juridictions ou de la menace judiciaire pour affaiblir, immobiliser, intimider ou délégitimer un adversaire sans affrontement militaire direct.

Le commun : Ce qui relie les membres d'une société au-delà de leurs intérêts particuliers : institutions, règles partagées, langage politique commun, confiance

minimale, capacité à délibérer et à agir ensemble.

Neutralité : Statut ou doctrine consistant à ne pas prendre part à un conflit entre puissances. Dans le manuscrit, le terme désigne aussi, selon les contextes, une croyance protectrice pouvant conduire à sous-estimer la dépendance réelle et la nécessité de choisir.

Oligarchie : Concentration durable du pouvoir économique, politique ou informationnel entre les mains d'un petit nombre d'acteurs capables d'orienter les règles communes à leur avantage.

Populisme : Mode de captation politique qui oppose un « peuple vrai » à des élites supposées illégitimes, simplifie les conflits réels, affaiblit les médiations démocratiques et transforme souvent la représentation en affrontement moral.

Próspera : Enclave privée créée au Honduras dans le cadre des ZEDE, présentée dans le manuscrit comme un symptôme de privatisation du politique : droit, gouvernance et arbitrage y tendent à être soustraits au commun.

Union sans fédération : Forme politique inachevée dans laquelle des États coopèrent étroitement sans disposer d'une souveraineté pleinement unifiée, notamment en matière stratégique, militaire ou diplomatique.

Vassalisation : Forme de dépendance poussée, dans laquelle un acteur conserve l'apparence de l'autonomie, mais voit ses marges réelles de décision limitées par une puissance dominante.

ZEDE : Sigle de *Zonas de Empleo y Desarrollo Económico*, zones spéciales créées au Honduras pour expérimenter un régime d'autonomie juridique, économique et administrative très poussé.

PROLOGUE — LE VIEUX MONDE

La civilisation est une digue qui contient la violence humaine — et toute digue peut se fissurer.

On parle beaucoup de la Bible. On l'invoque comme une racine, on la cite comme une autorité, on l'utilise parfois comme un signe d'appartenance. Mais on la lit peu. Et lorsqu'on la lit vraiment, on y découvre moins une douceur originelle qu'une exposition nue de l'homme : sa peur, sa violence, sa brutalité ordinaire, son besoin de domination, sa difficulté à reconnaître l'autre comme son semblable.

Dans un récit célèbre, Lot, confronté à une foule qui réclame ses hôtes, propose ses propres filles. Le texte ne commente pas. Il n'excuse rien. Il n'exalte rien. Il montre. Il montre un monde dans lequel l'hospitalité pèse plus lourd que la personne de la femme, et où celle-ci peut encore servir de monnaie d'échange.

Dans un autre épisode, après une victoire, Moïse reproche aux soldats d'avoir laissé des survivantes. Là encore, le texte n'adoucit rien : il donne à voir une époque où la victoire emporte le droit de disposer des vaincus, où la force n'a pas à se justifier, où la défaite signifie la dépossession totale.

Ces scènes ne sont pas là pour édifier. Elles disent quelque chose de constant. Elles rappellent que l'homme n'entre pas spontanément dans la dignité de l'autre. Ce que nous appelons humanité, au sens fort, n'est pas un réflexe. C'est une construction lente, fragile, toujours menacée, arrachée à nos pulsions, à nos peurs, à nos réflexes de clan.

Pendant des siècles, cette construction est restée partielle, inégale, précaire. Après les abîmes européens du XXe siècle, elle a pris une forme plus explicite : institutions, procédures, limitations du pouvoir, scrupules, droits, justice indépendante, reconnaissance progressive de la personne comme fin et non comme moyen. Rien de tout cela n'allait de soi. Rien de tout cela n'est irréversible.

Le plus troublant n'est donc pas que la brutalité existe encore. Le plus troublant est qu'elle puisse réapparaître sous des formes modernes, parfois policées, parfois juridiques, parfois démocratiques en apparence. Le vieux monde ne revient pas toujours avec des armures ou des drapeaux. Il revient dans le langage, dans la manière de classer, dans la fatigue devant la liberté, dans la

tentation de traiter l'autre comme un obstacle, un coût ou un risque.

Les textes anciens ne nous donnent pas ici une morale prête à l'emploi. Ils nous rappellent plutôt ceci : ce que nous croyions dépassé demeure disponible. La prédation ne disparaît pas ; elle change d'échelle, de vocabulaire et d'instruments. La force ne renonce pas ; elle apprend à se présenter autrement. Ce qui semblait enseveli reste en réserve.

C'est dans cet écart entre ce que nous pensions avoir construit et ce qui recommence à se rendre pensable que s'inscrit ce livre. Non pour annoncer une fin, ni pour imposer une doctrine, mais pour suivre des signes. Des signes parfois faibles, parfois dispersés, parfois contradictoires, mais qui dessinent ensemble le retour de formes anciennes dans un monde qui se croyait protégé contre elles.

La recomposition en cours n'est pas neutre. Elle déplace les frontières entre droit et puissance, entre citoyen et sujet, entre vérité et récit, entre protection et domination. Elle remet en circulation des formes anciennes sous des apparences nouvelles. Elle nous oblige surtout à regarder avec plus de précision ce que nous pensions acquis, et que nous découvrons plus fragile que nous ne voulions l'admettre.

Les pages qui suivent ne cherchent donc pas à moraliser l'histoire. Elles cherchent à observer un mouvement. À suivre des lignes de fracture. À nommer ce qui change lorsque le commun s'affaiblit, lorsque les mots obligent moins, lorsque la fatigue civique ouvre un passage à la simplification, à l'intimidation, à la prédation.

Le vieux monde n'est pas derrière nous. Il demeure en réserve dans l'homme. Et lorsque les digues se fissurent, il revient d'abord dans les esprits, avant de revenir dans les faits.

Il suffit parfois de regarder une écriture pour comprendre que l'humanité ne s'est jamais développée d'un seul bloc.

Entre les pictogrammes chinois, les alphabets occidentaux et l'écriture arabe courant de droite à gauche, il n'y a pas seulement des systèmes graphiques différents. Il y a déjà des mondes distincts. Des manières de découper le réel, d'ordonner la pensée, de transmettre l'autorité, d'éduquer, de croire, de distinguer le permis et l'interdit, le visible et le caché, l'homme et la femme, le commun et le singulier.

Dès l'origine, les civilisations ont donc évolué selon des trajectoires différentes.

Les contraintes géographiques, les distances, les climats, les guerres, les religions, les ressources, les structures familiales, les langues elles-mêmes ont produit des formes de vie qui ne pouvaient pas être identiques. L'Asie ne s'est pas formée comme l'Europe. L'Europe ne s'est pas construite comme l'Arabie. Et à l'intérieur même de chacun de ces ensembles, les écarts ont toujours été considérables.

Il n'y a jamais eu de monde humain unique. Il n'y a jamais eu non plus de société immobile.

Les hommes se sont toujours transformés en rencontrant d'autres hommes. Le changement n'est pas l'exception de l'histoire humaine, il en est la trame même. Les structures sociales, la justice, l'éducation, la pudeur, le fanatisme, le statut de la femme, les formes de la croyance, tout cela se déplace sans cesse, parfois lentement, parfois brutalement. Les mots demeurent, mais leur contenu glisse. Les institutions persistent, mais leur esprit change.

Ce qui distingue peut-être notre époque, ce n'est donc pas le changement lui-même. C'est son intensité visible. C'est la réduction des distances. C'est la proximité forcée de mondes qui, pendant des siècles, ont pu se développer de façon largement autonome et qui se trouvent désormais placés dans un espace commun de circulation, d'exposition, de comparaison, d'émulation, de rivalité et de friction.

Les peuples se croisent plus qu'ils ne se comprennent. Ils se voient plus qu'ils ne se connaissent. Ils vivent dans une proximité croissante sans partager pour autant les mêmes seuils de tolérance, la même mémoire, les mêmes réflexes éducatifs, la même idée de la liberté, de la femme, du sacré, de l'autorité ou de la loi.

Cette friction n'a rien d'exceptionnel en soi. Ce qui l'est davantage, c'est la puissance technique qui l'accompagne.

La technique moderne ne se contente pas de relier. Elle pénètre les existences. Elle accélère les échanges. Elle supprime les délais. Elle expose sans relâche. Elle compare tout à tout. Elle désinhibe. Elle donne à chacun le sentiment d'exister davantage à mesure qu'il se montre, réagit, s'indigne, s'affiche, se raconte. Les réseaux sociaux n'ont pas inventé la vanité, ni la colère, ni l'agressivité, ni la pulsion de se mettre au centre. Mais ils ont donné à ces tendances une puissance, une rapidité, une contagion et une récompense qu'aucune époque n'avait connues à ce point.

Le nombrilisme n'est plus un défaut privé. Il est devenu une atmosphère.